

tures. Anromainyus, égal à Dieu par son origine éternelle, ne reconnaît pas ses lois et détruit ses œuvres quand il lui plaît. Partout où Ahura-Mazda crée un bien, Anromainyus le suit pour y produire un mal capable d'anéantir l'œuvre divine... Tout donc concourt à faire rejeter la supposition d'un emprunt de la Judée à l'Éran en ce qui concerne la croyance aux démons¹.

Nous avons, d'un côté, chez les Perses, le dualisme et la croyance à deux principes égaux et ennemis, et de l'autre, chez les Hébreux le monothéisme et la croyance à un seul principe, Dieu, maître du ciel et de la terre.

¹ C. de Harlez, *Les origines de zoroastrisme*, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1880, p. 155-162.

CHAPITRE II.

DE L'AUTHENTICITÉ DES DIVERSES PARTIES DU LIVRE DE JOB.

Établissons maintenant l'authenticité des parties du livre de Job qui sont contestées ou niées par les incrédules, c'est-à-dire le prologue et l'épilogue, les discours d'Éliu et la description de l'hippopotame et du crocodile¹.

En ce qui concerne les parties en prose qui servent d'introduction et de conclusion à l'ouvrage², des incrédules eux-mêmes reconnaissent qu'on ne peut les

¹ On ne saurait en aucune façon prendre au sérieux l'opinion de soi-disant critiques qui, comme le professeur Studer, de Berne, affirment que le livre de Job est l'œuvre d'au moins six rédacteurs et qu'il ne nous est parvenu dans sa forme actuelle qu'après avoir subi cinq refontes indépendantes. *Ueber die Integrität des Buches Hiob*, dans les *Jahrbücher für protestantische Theologie*, 1875, Heft, iv, p. 688-723. Voir la critique de C. Budde, *Beiträge zur Kritik des Buches Hiob*, in-8°, Bonn, 1876, p. 1-62.

² L'authenticité du prologue et de l'épilogue paraît avoir été niée pour la première fois par X. Matthæius, *Giobbe giuriconsulta*, Siene, 1780. Elle l'a été depuis par Hasse, *Vermuthungen über das Buch Hiob*, dans le *Magazin für bibl. und orient. Literatur*, t. 1, p. 162; Stuhlmann, *Hiob*, Hambourg, 1804, p. 25 et suiv.; Bernstein, dans Keil et Tzschirner's *Analecten*, 1, 3, p. 122 et suiv.; Knobel, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1842, p. 485 et suiv., etc.

séparer du corps du livre et que par conséquent elles y ont toujours été attachées. « Le poème est inintelligible sans le prologue et l'épilogue, » dit M. Renan¹. Et M. Nöldeke dit à son tour :

Je ne puis comprendre comment on a pu souvent, dans les temps modernes, attaquer l'authenticité de l'introduction et du dénouement sous forme narrative de ce poème. Le reste du poème serait tout à fait incompréhensible. La forme prosaïque s'explique pleinement... Même au milieu des parties poétiques, elle est partout employée là où il faut raconter. Le prétexte que le dénouement ne pouvait qu'affermir l'antique croyance en une justice rétributive, quand même il serait fondé, n'en serait pas moins inacceptable. Est-il vrai qu'on voulût tellement éloigner des yeux la *justice poétique*, que Job dût absolument finir par expirer sur un tas de cendre² ?

Mais si le prologue et l'épilogue sont authentiques pour les rationalistes moins exagérés, presque tous s'accordent à rejeter comme une interpolation postérieure les discours d'Éliu. Voici les raisons qu'en donne M. Nöldeke :

Tous les interprètes en renom de notre époque et même Delitzsch, ont reconnu que cette partie du livre n'est pas authentique³... Ce morceau ne convient pas au plan général. Qu'on le retranche, chacun reconnaîtra que le livre de Job

¹ E. Renan, *Le livre de Job*, p. XLVII.

² Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 275.

³ Cette affirmation est exagérée. Sans parler des catholiques, plusieurs protestants orthodoxes célèbres, tels que Hävernick, Hahn,

n'en reste pas moins complet. Le poète d'Élihu reprend dans Job des fautes dont le poète primitif ne se doute même pas. Ce que Dieu reproche à Job est tout différent de ce qu'Élihu blâme en lui. Les paroles pleines de force du Seigneur, qui laisse parler pour lui les merveilles de la création, sont extraordinairement affaiblies par Élihu qui apporte à l'appui de ses remontrances de simples motifs rationnels. Et pourtant, dans l'esprit du poète, Élihu doit avoir raison, car Job ne trouve rien à lui répondre... Ajoutons qu'Élihu n'est nommé ni dans le prologue ni dans l'épilogue. A la fin, Dieu parle à Job et aux trois amis, chacun reçoit la décision qui le concerne, mais d'Élihu, pas un mot¹.

Il est vrai qu'Éliu n'est nommé ni dans le prologue ni dans l'épilogue, mais c'est parce que l'auteur n'avait aucune raison de le faire. La règle qu'il suit, c'est que personne n'est mentionné que lorsqu'il paraît comme acteur ou comme intéressé dans l'événement raconté. C'est ainsi que les frères de Job sont nommés accidentellement dans un de ses discours; ses parents sont mentionnés pour la première fois dans le dernier chapitre. Le poète parle des amis de Job, au commencement, pour nous apprendre qu'ils viennent le consoler, et à la fin, pour nous montrer que les reproches qu'ils ont faits au juste éprouvé étaient sans fondement, au jugement de Dieu même; mais Éliu n'était pas un ami de Job,

Stückel, Hengstenberg, Schlottmann, et même des rationalistes, comme Bertholdt, Gesenius, Umbreit, Rosenmüller, admettent l'authenticité des discours d'Éliu.

¹ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 284-285.

c'était un simple assistant à la discussion, dont la présence n'avait pas besoin d'être indiquée, un jeune homme qui, conformément aux mœurs orientales, avait dû d'abord s'effacer et se taire devant des hommes plus âgés que lui, n'ayant aucun droit, tant qu'ils voulaient parler, d'intervenir dans le débat; de plus, Éliu, différent en cela d'Éliphaz, de Baldad et de Sophar, ne dit que des choses justes et vraies, et par conséquent, dans la conclusion, l'auteur n'a rien à redresser dans ses discours, comme Job n'a rien à lui répondre, parce qu'il ne peut nier la justesse de ses arguments¹. Il est le seul des interlocuteurs nommés qui aient eu raison contre Job. Les objections qu'on fait contre son rôle sont des objections européennes, qui ne viendraient même pas à l'esprit des Orientaux. Ceux-ci ne tiennent pas à avoir le dernier mot. Dès lors qu'ils n'ont plus rien d'important à dire, ils se taisent.

Bien loin, d'ailleurs, d'être une superfétation dans le « plan général, » un hors-d'œuvre sans lequel le poème « n'en resterait pas moins complet, » les discours d'Éliu achèvent la justification de la Providence, telle qu'elle pouvait être donnée avant la loi de grâce : ils développent une explication nouvelle qui ne pouvait être placée ni dans la bouche des amis de Job ni dans celle de Dieu, à savoir l'utilité de la souffrance pour purifier l'homme et pour l'instruire. Les trois amis du juste ont soutenu que, s'il est affligé, c'est parce qu'il l'a mérité; à leurs yeux, toute souffrance est un châtement. Job proteste

¹ Job tient la promesse qu'il avait faite : *Docete me et ego tacebo.* Job; vi, 24.

contre cette accusation; il affirme avec la plus grande énergie son innocence, et la conclusion qui résulte de ses discours, c'est qu'il ne sait pas pourquoi Dieu l'afflige, puisqu'il n'a aucune faute à se reprocher. Dieu ne le lui apprendra pas, car il ne s'abaissera pas à justifier sa conduite devant un homme, il se contentera de l'accabler sous le poids de sa majesté et par l'éclat de sa magnificence. Pope reprochait à bon droit à Milton d'avoir manqué de respect envers Dieu et d'avoir commis une faute de goût en lui mettant dans la bouche des thèses et des arguments. Le livre de Job ne commet pas cette faute. Dieu parle en maître, et ce qui aurait dû être dit et ne l'a pas été par les amis de Job éprouvé, l'est par Éliu. Celui-ci révèle au saint patriarche le secret de ses épreuves, en lui montrant dans l'affliction un moyen de purifier le juste lui-même et de le rendre meilleur. Ainsi l'intervention d'Éliu est loin d'être inutile et inexplicable. Sans ses discours, la thèse de la justification de la Providence, qui est le sujet du poème, serait tronquée et imparfaite. En montrant comment Dieu permet qu'il arrive des afflictions à l'homme juste pour le tenir en garde contre le péché, s'il n'a point failli, ou, s'il a failli, pour l'exciter au repentir, Éliu expose des vérités de la plus grande importance et de la plus grande utilité pratique. Il est faux que toute souffrance soit le châtement d'un crime, comme l'ont soutenu les amis de Job; mais on ne doit pas dire non plus avec Job que Dieu ne traite pas l'innocent avec justice, quand il l'éprouve, car c'est pour le bien du juste que Dieu permet que celui qui ne l'a pas offensé soit affligé.

Le fond des discours d'Éliu est donc loin de fournir une preuve qu'ils ne sont pas authentiques. Le style autorise-t-il les incrédules à soutenir qu'ils sont une interpolation? C'est ce qu'ils prétendent.

Au point de vue de la langue et du style, grande est la différence qui distingue ce morceau du poème primitif. Le poète d'Élihu n'a pas manqué de s'inspirer du vieux poète, il lui a emprunté plus d'une expression et plus d'une image, mais, dans les détails comme dans l'ensemble, il est tout autre. Une masse de mots et d'expressions favorites reviennent sans cesse dans les discours d'Élihu, et ce sont de ces expressions qu'on ne retrouve plus ni dans l'Ancien Testament ni dans le Job même. Le style est bien plus diffus et bien moins serré que dans le Job authentique. Les longs exordes dans lesquels Élihu annonce qu'il veut parler, qu'il va révéler la sagesse, etc., sans pouvoir entrer en matière, sont incontestablement des marques d'infériorité, lorsqu'on songe au vieux poète. Le premier discours d'Élihu, en particulier, est presque entièrement vide d'idées. L'introduction en prose¹ est aussi d'un tout autre style narratif que les parties également en prose de Job. La valeur poétique des discours d'Élihu est évidemment bien inférieure à celle du Job véritable. Ce n'est point pourtant que ces morceaux n'aient aussi leur mérite².

La réponse à ces difficultés est facile. Observons d'abord que ce que l'on dit de la différence du style est exagéré. Ceux-là même qui nient l'authenticité des discours d'Éliu sont obligés d'admettre des ressemblances

¹ Job, xxxii, 1-6.

² Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 285.

d'élocution entre ces discours et ceux du reste du livre, et ils nous disent que l'interpolateur a essayé d'égaliser le poète primitif « en imitant de son mieux le style de son modèle¹. » Cet aveu est une preuve que le langage de cette partie du poème ne diffère pas du reste autant qu'on veut bien le dire. M. Carl Budde qui a étudié longuement et minutieusement, mot par mot, les discours d'Éliu, est arrivé à cette conclusion que « l'authenticité des discours d'Éliu au point de vue du langage est parfaitement possible². »

Nous ne nions pas toutefois qu'il n'y ait des différences entre le style d'Éliu et celui de Job et de ses amis, mais il doit y en avoir. Éliu est un jeune homme et il parle en jeune homme, conformément à son caractère. On remarque dans son langage quelque chose de la présomption et du verbiage de la jeunesse, quoi de plus naturel? S'il n'en était pas ainsi, ne reprocherait-on pas alors avec raison à l'auteur sacré d'introduire sur la scène un personnage qui ne parle point comme il devrait le faire? Le style d'Éliu, loin d'être un argument contre l'authenticité de ses discours, est donc,

¹ Ed. Reuss, *Job*, p. 27. M. Renan dit lui-même : « L'auteur imite les discours précédents... Un tel style, sentant l'imitation, et, si j'ose le dire, le pastiche, etc. » *Le livre de Job*, p. LV, LVII. « Le poète d'Élihu, écrit à son tour M. Nöldeke, comme nous venons de le voir, n'a pas manqué de s'inspirer du vieux poète, il lui a emprunté plus d'une expression et plus d'une image. » *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 285.

² C. Budde, *Der sprachliche Charakter der Elihu-Reden*, dans ses *Beiträge zur Kritik des Buches Hiob*, p. 160. Voir toute cette étude, p. 65-160.

au contraire, un argument en leur faveur. M. Renan, qui accepte toutes les opinions des incrédules au sujet du livre de Job, a senti la force de cette réponse et il cherche à l'atténuer de la manière suivante :

Dira-t-on que l'auteur a voulu marquer ainsi l'individualité du rôle d'Élihu et son caractère personnel? Mais la poésie de la haute antiquité ne connaît pas ces nuances de caractères; elle peint l'homme et la grande poésie de la vie qui est la même pour tous. L'idée de faire parler chaque personnage dans un style particulier est le signe d'un art très avancé et même un trait de décadence. Aussi le ton des autres parties du livre n'offre-t-il aucune diversité : Job parle du même style que ses amis et ses amis du même style que Jéhovah¹.

Il est faux que « le ton des autres parties du livre n'offre aucune diversité. » Élip haz grave, digne, plus calme que ses amis, comme le comporte son âge, tient pour ainsi dire le haut bout de la discussion et parle avec la confiance qu'inspire une longue expérience². Baldad ne brille ni par l'originalité ni par l'indépendance du caractère; il n'est guère que l'écho d'Élip haz, mais son tempérament est plus violent; il a moins d'arguments et plus d'invectives. Sophar est encore plus ardent, parce qu'il est le plus jeune; sa parole devient quelquefois injurieuse et blessante. Job a un langage et des accents que n'ont point ses amis. Sa douleur longtemps comprimée éclate enfin avec véhémence; ce n'est

¹ E. Renan, *Le livre de Job*, p. LIII.

² « Der Angesehnste, der Tonangeber und Wortführer, » dit M. Schlottmann, *Das Buch Hiob*, in-8°, Berlin, 1851, p. 227.

pas un stoïcien qui brave la douleur, c'est un homme de chair et d'os à qui les aiguillons de la maladie font pousser des cris d'angoisse et que les accusations injustes de ses amis irritent avec raison; mais sa confiance en Dieu ne varie jamais, malgré la passion qui éclate dans ses discours, et il est toujours l'homme juste soumis au jugement de Dieu. Le caractère de chacun des personnages, dans la discussion générale, est donc aussi distinct et marqué que celui d'Éliu.

De plus, quoi qu'il en soit de la théorie littéraire et de l'ignorance « de la haute antiquité » au sujet des « nuances de caractères, » il est un fait certain, c'est que les rationalistes raisonnent ici comme si Éliu était un personnage fictif; or, nous avons vu que les personnages du livre de Job sont historiques et ils ne le seraient pas, s'ils parlaient tous de la même manière. Les objections des incrédules se tournent contre eux et elles établissent la fidélité de l'auteur sacré : il y a assez de ressemblance entre les discours d'Éliu et des autres interlocuteurs pour reconnaître partout la main du même poète; il y a assez de différences pour constater que l'historien reproduit les pensées et le langage d'un jeune homme.

Un autre morceau qui n'a pas trouvé grâce devant un bon nombre de savants contemporains, c'est la description de l'hippopotame et du crocodile¹. On la trouve singulièrement

¹ Job, XL-XLI. Béhémot et Léviathan, ces deux animaux extraordinaires dont on a si longtemps ignoré la véritable nature, sont aujourd'hui universellement reconnus comme étant l'hippopotame et le crocodile.

différente de style et de forme, en comparaison des jolis petits tableaux de la vie animale dans les déserts de l'Arabie que nous offre le chapitre précédent. Mais on insiste surtout sur ce qu'elle est un hors-d'œuvre parfaitement superflu. En effet, après le long discours de Jéhovah¹, qui est la plus belle page du livre, Job reconnaît qu'il a eu tort de s'impatienter et de vouloir critiquer la Providence; il s'incline en toute humilité devant la majesté de Dieu. Pourquoi alors Dieu revient-il à la charge, en se servant de la même interpellation que la première fois, en renchérissant même sur la sévérité de ses paroles? A-t-il de nouveaux arguments à produire? Appelle-t-il l'attention du mortel sur une autre série de considérations? Lui ouvre-t-il quelque horizon nouveau? Non, il décrit encore deux bêtes, et cela avec une profusion de détails qui contraste avec la sobriété des autres peintures, d'ailleurs si pleines de vie. Ce ne peut être là, dit-on, que l'œuvre d'un imitateur qui avait vu les terribles hôtes du Nil et que les lauriers du vieux poète ne laissaient pas dormir².

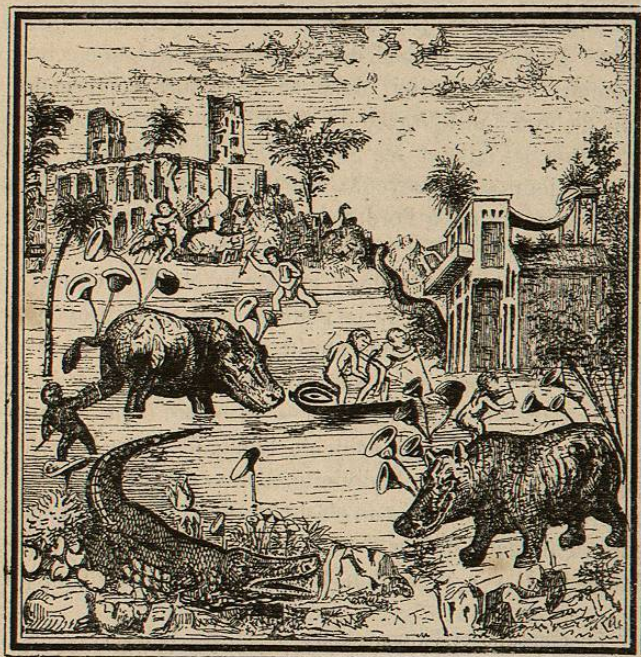
Ainsi parlent, avec des nuances diverses, Stuhlmann, Bernstein et de Wette qui considèrent ces passages comme interpolés en partie, Eichhorn et Ewald qui les rejettent comme apocryphes dans leur totalité³. On voit que les arguments apportés contre l'authenticité de la description de l'hippopotame et du crocodile sont à peu près les mêmes que ceux qu'on allègue contre l'authen-

¹ Job, xxxviii et xxxix.

² Ed. Reuss, *Job*, p. 28.

³ Bernstein, dans Keil et Tzschirner's *Analecten*, 1, 3; Ewald, dans Zeller's *Theologische Jahrbücher*, 1843, p. 740 et suiv.; Dillmann, *Das Buch Hiob*, 1869, p. 354 et suiv.

ticité des discours d'Éliu. Mais la plupart des rationalistes, qui jugent ces arguments bons contre Éliu, les trouvent sans force contre ce discours de Jéhovah, parce



142. — Hippopotames et Crocodile.
Mosaïque du Musée Kircher à Rome.

qu'ils n'ont aucun intérêt à condamner ce dernier passage. Aussi M. Reuss a-t-il réfuté lui-même tous les arguments des adversaires :

Au fond cette critique est affaire de goût et rien de plus. Elle revient à dire qu'on aurait dû faire la chose autrement.

Mais cela est-il un argument sérieux? Lors même qu'il faudrait reconnaître que le second discours de Jéhovah est de trop, cela prouverait-il que l'auteur ne peut pas l'avoir écrit? N'y a-t-il pas assez de redites dans ce poème? Mais nous avons mieux à dire : Nous nions que ce soit une redite oiseuse. Le but du second discours est un autre que celui du premier. Dans celui-ci, Jéhovah veut faire comprendre à Job d'abord l'insuffisance de ses moyens intellectuels pour expliquer les faits et les phénomènes de la création qu'il a tous les jours sous les yeux, et ensuite la vigilance du créateur qui pourvoit à l'ordre de la nature et à la subsistance des créatures dont il a réglé les instincts. Le second discours le met en présence de deux monstres, en face desquels le mortel n'éprouve que de la peur et qu'il n'ose provoquer, — et il provoquerait celui qui les a créés? Évidemment du premier au second il y a une gradation, un progrès dialectique. L'aveu de l'impuissance, — et en face de la brute! — est plus humiliant que celui de l'ignorance, en face de la sagesse insondable de la divinité. Après cela, comment veut-on prouver que le morceau n'est pas authentique, parce qu'il parle d'animaux qui ne se trouvent qu'en Égypte et non en Arabie¹? Il y a plus d'un passage dans ce livre qui dé-

¹ Le crocodile et l'hippopotame étaient les animaux qui frappaient le plus les étrangers qui visitaient l'Égypte. Aussi les Romains, par exemple, aimaient-ils à les représenter, comme nous les voyons dans la mosaïque romaine, reproduite Figure 142. Elle a été découverte à Rome sur l'Aventin en 1858 et déposée par les soins des Pères Jésuites dans le Musée Kircher. Elle a 3 mètres 33 sur 3 mètres 35. Le tableau central, que nous reproduisons sans l'encadrement, a 1 mètre 85 sur tous les côtés. Il est entouré d'une bordure de 45 centimètres. « Le tableau principal représente un paysage des bords du Nil au temps de l'inondation, comme le montre le dattier dont le tronc surgit du milieu des eaux, avec des papyrus auprès de lui, à la gauche du spectateur. A la droite, sur

montre que l'auteur connaissait l'Égypte¹. Et au point de

un terrain resté à l'abri de la crue du fleuve, est une maison de plaisance à deux étages, avec des balcons en saillie que couvrent des tentes, et une terrasse protégée du soleil par un *velarium*. Au fond de la scène, sur la gauche, s'élève une construction importante, une sorte de jardin suspendu porté sur deux étages de murs garnis de contreforts. Sa plate-forme supérieure porte un palmier et deux tours carrées, de hauteur inégale... Le paysage est animé de figures qui retracent ces scènes que l'art de l'époque romaine se plaisait à placer sur les bords du Nil... Sur le premier plan, au milieu d'un champ de courges, sur le bord des eaux d'où s'élèvent des papyrus, un énorme crocodile, relevant sa queue par un mouvement que les anciens ont souvent prêté à cet animal mais qu'en réalité la nature lui interdit, se met en posture de défense contre un hippopotame qui s'avance à pas lents vers lui. Cet hippopotame est représenté avec une exactitude fort remarquable. Un Pygmée à la peau noire, armé d'une javeline et d'un bouclier semi-cylindrique en cuir d'hippopotame ou de rhinocéros, s'avance avec précaution dans l'eau de l'inondation, qui lui monte à mi-jambe, pour attaquer les deux formidables animaux, une fois qu'ils seront engagés au combat. Un autre, au teint plus clair, sans bouclier et tenant dans chaque main deux petits dards, semble s'éloigner plutôt que les affronter. Plus loin, un second hippopotame, marchant dans l'eau, met en fuite deux Pygmées, bien moins noirs que le premier, montés dans une barque légère, qui se hâtent d'aborder auprès de la maison de plaisance. Deux autres, armés du javelot et du bouclier semi-cylindrique, accourent pour combattre l'hippopotame, en passant à gué les flaques d'eau de l'inondation. La composition de ces scènes est vivante et pleine de mouvement. L'éclat et l'heureux choix des couleurs sont, d'ailleurs, le principal mérite de cette mosaïque qui laisse à désirer sous le rapport de la correction du dessin... L'imitation d'un tapis est ici manifeste... Toutes les mosaïques romaines représentant des paysages égyptiens ont été copiées sur les célèbres tapis d'Alexandrie, tant prisés des anciens.» E. Liénard, *Gazette archéologique*, t. VI, 1880, p. 170-171.

¹ « Par exemple, ch. VIII, 11; IX, 26; XXIX, 18, etc., et peut-être aussi tous ceux qui font allusion aux connaissances et aux mythes astronomiques. »